

# Pardon, par don

## Transformer la peine

### Le projet

L'exposition **Pardon, par don, transformer la peine**, veut donner à chacun l'occasion de réfléchir à l'étrange puissance du Pardon. Le Pardon est « *l'une des plus grandes facultés humaines et peut-être la plus audacieuse des actions, dans la mesure où elle tente l'impossible – à savoir défaire ce qui a été fait – et réussit à inaugurer un nouveau commencement là où tout semblait avoir pris fin* », écrit Hannah Arendt.

Chacun est confronté dans sa vie à une circonstance appelant au Pardon. Nous sommes tous amenés à « prendre position » ou à « prendre possession » du sujet. Pourtant, nos attitudes diffèrent et les questions sont nombreuses : est-il juste de pardonner ? Peut-on pardonner les actes les plus graves ? Le Pardon transforme-t-il vraiment la peine ? Chacun, à travers son histoire, son tempérament, sa réflexion, construit sa relation au Pardon.

Pardoner peut paraître insensé : ce n'est pas inné, c'est un choix à poser. On ne peut exiger de quelqu'un qu'il pardonne. Le Pardon est un don, qui invite éventuellement à un don en retour, sans y contraindre.

Le titre de l'exposition ouvre à ces réflexions personnelles qui peuvent conduire à l'accord du pardon. La peine de l'accusé se transforme non pas en punition judiciaire mais en dialogue avec la victime. La peine de la victime est transformée et son avenir s'ouvre à nouveau par ce choix intérieur du pardon, à vocation libératrice.

### L'association

À l'origine de ce projet, la journaliste britannique Marina Cantacuzino, saisie par une scène qu'elle vit à la télévision. Un père, qui venait de perdre son fils à cause d'une erreur médicale, pardonnait le médecin responsable. Cet événement, qui a touché et intrigué l'opinion britannique, a conduit Marina Cantacuzino à rechercher de par le monde des récits de pardon similaires. Le fruit de son travail fut étonnant. Plus elle entendait de récits, plus l'acte de pardon lui paraissait étrange et paradoxal, bien qu'accompli pour des raisons très différentes. Elle a alors monté une première exposition à partir des témoignages, intitulée *The F. word exhibition* : le mot *forgiveness* serait un gros mot qu'on n'oserait prononcer. Cette exposition eut un grand succès en Angleterre et circule désormais dans le monde. Une association est née de ce premier événement, The Forgiveness Project, partenaire de l'exposition.

**Pardon, par don, transformer la peine** est porté par une équipe de jeunes professionnels issus de la recherche, de l'enseignement et de la culture, désireux de rendre familière la notion de Pardon et convaincus par la force de la justice restaurative, aussi appelée justice réparatrice.

L'exposition n'a pas pour but de juger ou de convaincre ceux qui ne pardonnent pas. Conçue en partenariat avec The Forgiveness Project et en partenariat avec Groupe Local de Concertation Prison de Metz, l'exposition est pensée comme un espace ouvert où se mêleront des parcours de vie liés de près ou de loin au Pardon, dans le respect de l'intimité des témoignages. Un des éléments fondateurs de notre projet réside en la participation des visiteurs : elle se veut vivante, dynamique. La réflexion menée pour sa conception sera sans cesse renouvelée, évoluée, ajustée grâce au passage et à l'implication du public, qui pourra s'il le souhaite, participer au projet.

Appliquée en France depuis le 15 mars 2017 (par la circulaire diffusée par Jean-Jacques URVOAS, garde des sceaux et ministre de la justice), la justice restaurative est une « pratique complémentaire au traitement pénal de l'infraction [...] qui consiste à faire dialoguer victimes et auteurs d'infractions (qu'il s'agisse des parties concernées par la même affaire ou non). Les mesures prises, selon des modalités diverses, visent toutes à rétablir le lien social et à prévenir au mieux la récidive. » (justice.gouv).

**Suivez-nous sur les réseaux sociaux pour restés informés de nos événements !** Au programme, une table-ronde, des diffusions de films, la constitution d'un mur d'images, des programmes éducatifs, etc.

Le prochain événement est pour bientôt : venez à la table ronde sur l'impact de l'enfermement « Peine de corps, peine d'esprit », le 22 novembre à 20h, dans le Salon de Guise.



### Notre équipe

Guillaume Dezaunay, Professeur de Philosophie au lycée Jean Zay de Jarny;  
Anne Fleury, Chargée du développement des publics au Centre Pompidou-Metz;  
Moritz Pfeifer, Lecteur d'Allemand à l'Université de Metz; Céline Wadoux, Professeur d'Anglais

### Avec la participation de

Maude Dollet, Mathieu Dantec, Manon Romanini, Miléna Filippi, Manon Boullais, Dahlia Mbima, Magali Smith

SHAD ALI

Biographie - Royaume-Uni

En 2008, le troisième enfant de Tim et Grace Idowu, David, âgé de 14 ans, a été assassiné dans un parc en face de chez lui dans le sud de Londres. L'assassin était Elijah Dayoni, 16 ans, qui a été par la suite condamné à une peine plancher de 12 ans.

En 2010, Grace a rencontré Elijah au cours d'une rencontre de justice restaurative à l'Institut des Jeunes Délinquants d'Ashfield.

# 01.

**“Le pardon est venu d’une interrogation : ‘Mais comment est-il possible que quelqu’un puisse infliger une telle douleur à un autre être humain sans rien ressentir ?’”**

— *Shad Ali*

Témoignage

Par un chaud après-midi de juillet, je pédalais sur mon vélo dans le centre-ville de Nottingham quand j'ai entendu un homme parler de manière très agressive à deux femmes pakistanaises, qui n'avaient pourtant rien fait pour le provoquer. J'ai essayé de le calmer mais cela n'eut pour effet que de l'énerver encore plus. Voyant que je n'améliorais pas la situation, j'ai commis l'erreur fatale de me retourner pour remonter sur mon vélo.

La chose dont je me rappelle par la suite est d'avoir été poussé avec tellement de violence que je suis tombé au sol inconscient. Alors que je gisais par terre, l'homme a commencé à me donner des coups de pied et à me frapper au visage de manière répétée. On m'a raconté plus tard que plusieurs personnes avaient dû intervenir pour l'écarter de moi, me sauvant probablement la vie. Alors qu'on me transférait à l'hôpital, j'avais du liquide cérébral qui coulait du nez et je ressentais une douleur atroce.

Pendant quatre jours, j'ai subi une importante chirurgie de reconstruction – en conséquence de laquelle le côté droit de mon visage est jusqu'à aujourd'hui plein de titane. Dans les mois qui ont suivi, j'ai été opéré à plusieurs reprises. J'ai également connu des troubles émotionnels et psychologiques. Le traumatisme a pris une place énorme dans mon existence.

Quand mon assaillant fut enfin arrêté, il plaïda non coupable. Le premier procès dura une semaine et, étonnamment, le jury ne parvint pas à un accord unanime. Mais lorsque nous revinrent devant le tribunal quelques semaines plus tard, l'accusé vit bien que le procès ne tournerait pas à son avantage et, frappant contre la vitre, il annonça qu'il plaïdait finalement coupable. À ce moment là, il a levé les mains vers la tribune où je me trouvais, les a posées contre la vitre et, les larmes aux yeux, m'a demandé que je le pardonne.

Il a été condamné à cinq ans de prison, en vertu d'une mesure de protection du public. Mais je n'en ai ressenti aucune satisfaction. Je savais, par ma propre expérience qu'enfermer ce genre de personne sans les tenants et aboutissants était complètement inutile.

Le pardon, de mon côté, a commencé bien avant cela. Il a commencé dès le lendemain de l'attaque, quand je me suis réveillé dans mon lit d'hôpital, me sentant étonnamment paisible, mais entouré de membres de ma famille et d'amis qui, eux, étaient bouleversés – en particulier mes amis de sexe masculin qui voulaient se venger. Mais ayant été la cible de cette violence, je ne pouvais concevoir le fait

d'infliger une douleur similaire à un autre être humain, et j'ai fait en sorte qu'ils comprennent bien que ce n'était pas cela que je voulais.

Bien que mon attaquant ait utilisé un langage grossier et raciste, je ne pouvais pas croire que ses actions violentes fussent uniquement motivées par le racisme – il était tellement enragé que je pense qu'il aurait réagi de la même façon si j'avais été blanc. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'il était lui aussi une victime d'une certaine manière ; quelque chose s'était passée dans sa vie, qui s'était manifestée à travers cette terrible explosion de violence.

J'ai fait face à énormément de critiques et d'incompréhension de la part d'amis et de membres de ma famille qui ne comprenaient pas pourquoi je voulais pardonner – en particulier de la part de ma femme qui au départ de ressentait rien d'autre que de la haine envers cet homme. Malgré cela, pardonner m'a vraiment aidé à aller de l'avant après l'attaque. Cela avait à voir avec moi-même, pas du tout avec l'homme qui m'avait attaqué. Et pourtant, depuis le début, je voulais plus que tout rencontrer mon agresseur.

Après des années d'insistance dans ma demande pour le rencontrer, j'ai enfin été autorisé à échanger des lettres avec lui, et j'ai réalisé qu'il était plein de remords et voulait lui aussi, me rencontrer.

J'ai essayé de n'avoir aucune attente quant à ce que pourrait m'apporter cette journée. Après nous être serrés la main, nous nous sommes spontanément pris dans les bras, ce qui était complètement inattendu. J'ai commencé à être très ému et je me suis mis à pleurer. Pendant l'entretien, nous avons échangé sur nos expériences individuelles depuis le jour de l'agression et un peu aussi sur nos histoires de vie. À la fin de la rencontre, on avait comme l'impression d'être devenus amis.

La justice restaurative a introduit un élément d'humanité dans une situation qui avait déshumanisé à la fois l'agresseur et moi-même. Le processus peut sembler difficile, mais je pense que les victimes et les coupables peuvent en retirer beaucoup de choses. La seule manière de résoudre des conflits entre deux personnes c'est de s'asseoir ensemble, de parler, et de trouver un moyen d'avancer.



© Brian Moody

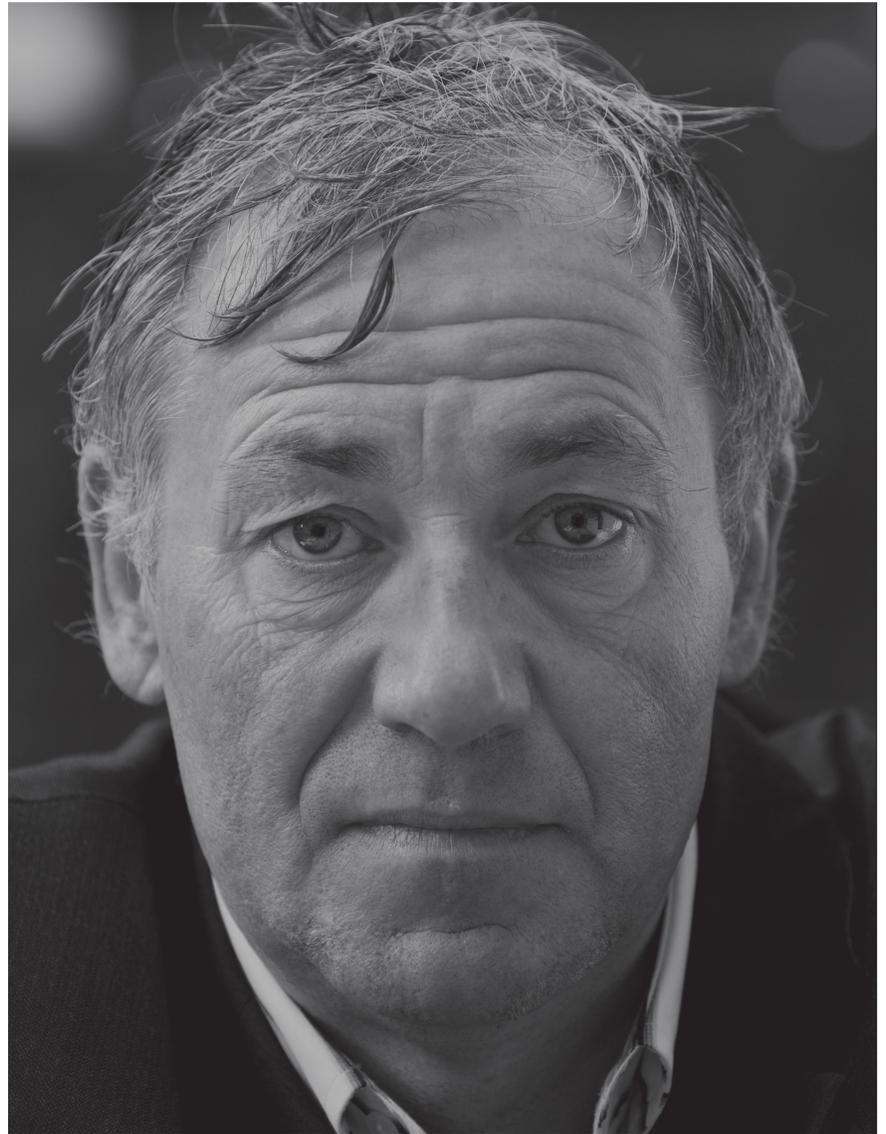
FORGIVENESS PROJECT

JOHN CARTER

# 02.

**“Ils m’ont donné la détermination de ne plus voler et surtout de ne plus jamais commettre de violence à l’encontre d’une autre personne.”**

— *John Carter*



© Katalin Karolyi

#### Biographie - Royaume-Uni

John Carter est entré dans le monde du crime dès l'âge de 12 ans. Après huit ans de prison il a finalement eu l'occasion de rencontrer une de ses victimes lors d'une réunion de justice restaurative. John travaille aujourd'hui comme jardinier et vit dans le Shropshire avec sa compagne.

**Témoignage** Ma vie criminelle a commencé tôt. A l'âge de 14 ans, j'avais déjà plusieurs condamnations, qui n'ont pas cessé tout au long de mon adolescence, même lorsque j'ai quitté l'école et lorsque j'ai commencé mon apprentissage d'ingénieur. Mais c'est le fait de rejoindre un gang de motards des Hell's Angels qui m'a conduit vers des crimes plus sérieux. Pour une fois je ressentais de manière vive que j'appartenais à un groupe. Il me semblait que cette voie – la violence, le vol et le braquage – était la voie à suivre.

A l'âge de 22 ans, j'avais été condamné à 8 ans de prison pour braquage à main armée dont 5 ans fermes. J'étais déterminé à ne pas rester en prison aussi longtemps, donc je me suis échappé deux fois durant cette période, ce qui a eu pour conséquence d'augmenter ma peine de plusieurs années et m'a fait me retrouver en confinement isolé à la prison de Dartmoor. C'est là que je suis devenu encore plus violent. Je manquais de respect à tout le monde autour de moi, en particulier envers l'autorité pénitentiaire, et je suis descendu au point le plus bas de ma vie. C'est à cette époque là que j'ai été évalué d'un point de vue psychiatrique et me suis finalement retrouvé à la prison thérapeutique Grendon Underwood. A l'arrivée, l'agent d'accueil m'a informé qu'il se nommait Derek et qu'il serait responsable de moi. Je me suis presque effondré parce qu'aucun agent de prison ne m'avait jamais parlé comme cela avant. Cela m'indiquait que je pourrais peut-être faire confiance à une personne ayant autorité.

A Grendon, toute l'unité était conduite selon les lignes directrices de la thérapie de groupe. Des rencontres étaient organisées pour débattre et comprendre le comportement criminel, ce qui entraînait beaucoup d'introspection. La thérapie fonctionna extrêmement bien dans mon cas, je travaillais sur moi-même et me mettais en fin de compte à aider les autres, jusqu'à ce qu'on me donne l'occasion de voir une partie de ma condamnation réduite. Au lieu de me réjouir, je me suis soudain senti anxieux et je me suis rendu compte que j'avais peur d'être libéré. Je me demandais si le travail que j'avais fait sur moi suffirait à m'encourager à ne pas commettre de nouveaux délits. C'est alors qu'un agent de probation me parla de justice restaurative – une démarche qui pourrait m'aider à comprendre l'empathie et la compassion. On n'entendait quasiment jamais parler de justice restaurative en 1988, et on n'avait certainement jamais entrepris de la mettre en œuvre dans une prison britannique, mais je sentais que la seule marche à suivre était de passer par ce processus.

Mon agent de probation me demanda alors: « Parmi vos victimes, laquelle, pensez-vous, a le plus souffert de vos actions ? » J'ai du réfléchir sérieusement parce qu'il y avait beaucoup de victimes. Je me suis souvenu d'une bagarre que j'avais initiée dans un pub et au cours de laquelle j'avais blessé différentes personnes, dont une fille de 18 ans. Mes actes ce soir là ont eu pour conséquence de lui laisser des cicatrices à vie. On a recherché ma victime et, six ans après l'événement, elle a accepté de me rencontrer, avec ses parents.

En entrant dans la salle des visites, je remarquai que la jeune femme avait une importante cicatrice de 15 centimètres sur le côté du visage. Je n'avais aucune idée de qui elle était, mais je ressentis ce lien profond entre elle et moi parce que nous avions partagé quelque chose, quelque chose qui était bien sûr entièrement négatif pour elle. Nous nous sommes tous les deux assis et nous sommes observés l'un l'autre. Je pouvais voir qu'elle était pleine de rage. C'était particulièrement traumatisant. Son père serrait les poings, sa mère avait l'air bouleversé. Je fus le premier à parler, et pour la première fois je me sentais capable d'exprimer exactement ce que j'avais ressenti au moment de l'attaque. C'était la première fois que je ressentais moi-même la réalité de la douleur que j'avais causée, pas seulement à elle mais également à sa famille.

Elle m'expliqua ensuite ce qui lui était arrivé ce soir là, qu'elle était sortie avec des amis de la fac, qu'elle avait bu quelques verres puis m'avait remarqué et avait d'emblée su que quelque chose de terrible allait se produire. Elle dit aussi combien cet événement l'affectait depuis. Vers la fin de la rencontre nous avons tous craqué et nous nous sommes mis à pleurer. Je lui ai dit enfin à quel point j'éprouvais des remords et alors, après une petite pause, elle m'a dit : « Je vous pardonne ». Je n'avais pas demandé cela, et je ne m'y attendais certainement pas, mais ces mots ont eu un effet profond sur moi.

Quant à ma victime, notre rencontre lui a permis de mettre un visage sur sa peur et, j'espère, d'être sûre que cela ne se reproduirait plus jamais.

Cette rencontre a complètement restructuré ma vie entière. J'ai été libéré de prison en 1990 et me suis mis à construire une vie, une famille et un futur. Et oui, il y a eu des moments difficiles, mais malgré ceux-ci je ne suis jamais revenu à une vie de crime. La montée d'adrénaline et l'excitation dont j'avais envie quand j'étais jeune sont maintenant satisfaites par du VTT en montagne et du kayak, et je peux construire des relations positives et authentiques avec des gens qui ne savent rien de mon passé. Je sens que le processus complet de justice restaurative et la rencontre avec ma victime m'ont changé pour toujours. Je me considère éternellement reconnaissant envers ma victime et espère qu'elle a pu trouver le bonheur dans sa vie que j'ai finalement trouvé dans la mienne.

## GRACE IDOWU

Biographie - Royaume-Uni

En 2008, le troisième enfant de Tim et Grace Idowu, David, âgé de 14 ans, a été assassiné dans un parc en face de chez lui dans le sud de Londres. L'assassin était Elijah Dayoni, 16 ans, qui a été par la suite condamné à une peine plancher de 12 ans. En 2010, Grace a rencontré Elijah au cours d'une rencontre de justice restaurative à l'Institut des Jeunes Délinquants d'Ashfield.

**Témoignage** C'était une belle journée de juin, et je travaillais à la caisse du supermarché Tesco quand deux policiers ont passé la porte. Au départ, j'ai cru qu'ils cherchaient un voleur à l'étalage, mais ils m'ont ensuite demandé de les accompagner dans le bureau de mon directeur. « Nous venons vous annoncer que l'un de vos fils s'est fait poignarder », ont-ils dit. Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé ensuite mais quand j'ai repris conscience, j'étais allongée par terre. Ensuite j'ai entendu quelqu'un dire : « Grace, il n'est pas mort. » Quand ils m'ont dit que c'était David qui s'était fait poignarder, j'étais tellement choquée, j'ai tout de suite su que la personne qui avait fait cela ne pouvait pas être quelqu'un qui le connaissait.

Lorsque je suis arrivée à l'hôpital, j'étais consumée par la douleur et je n'arrêtais pas de trembler. Le médecin a dit : « Nous l'avons déjà ranimé deux fois ». On m'a ensuite amené James, mon plus jeune fils, et plus tard, mon mari est arrivé. Lorsqu'il a appris la nouvelle il s'est tout simplement effondré, se roulant par terre en pleurant comme un enfant. James a essayé de le soulever, en lui disant : « Tu as oublié ce que tu dis toujours, tu dis que nous devons prier ».

Je n'avais jamais vu mon mari pleurer avant, et quand j'ai vu mon petit garçon si perdu, j'ai su qu'il ne fallait pas que je laisse ce qui arrivait à David briser notre famille. J'ai su que je devais rester forte. Alors nous avons commencé à prier. Ces heures m'ont semblé durer une éternité. Nous faisons les cent pas en pleurant et en priant.

Nous sommes restés à l'hôpital une vingtaine de jours et, chaque jour, les médecins s'occupaient de David. Il avait perdu 90% de son sang quand les médecins ont essayé de recoudre son cœur. Après dix jours, ils ont dû l'amputer d'une jambe pour lui sauver la vie. Ensuite son foie s'est détérioré. Les médecins ont fait tout ce qu'ils pouvaient mais au dix-neuvième jour, on nous a dit qu'il fallait l'amputer de l'autre jambe. C'est ce qui a été le plus dur. Et le vingtième jour, David est mort.

La police était venue me dire, trois jours après l'agression de David, qu'ils avaient attrapé le garçon qui l'avait poignardé. Je leur avais dit que je ne voulais rien savoir d'Elijah tant que l'enquête sur David n'était pas terminée. Je savais qu'il n'avait pas de passif criminel, mais je savais que si je leur racontais des choses formidables sur mon fils, ils penseraient que je n'étais qu'une mère qui protège son enfant. Alors j'ai été contente quand, trois mois plus tard, la police est revenue et m'a dit que les agents avaient parlé à des tas de gens et que David était blanc comme neige. Même les dames de la cantine de son école ont pleuré quand elles ont su ce qui s'était passé.

Tout au long du procès, Elijah n'a rien dit, mais le jour du verdict, il a écrit une lettre,

La Fondation David Idowu a été créée par Grace et Tim en souvenir de leur fils, pour éduquer les jeunes sur les dangers des crimes par arme à feu et arme blanche.

que son avocat a transmise au juge, dans laquelle il disait qu'il était vraiment désolé.

Dans les mois qui ont suivi, nous nous en sommes remis à Dieu pour essayer de nous apaiser face à ce qui s'était passé. Mais mon mari était toujours très en colère, et James est devenu de plus en plus replié sur lui-même. Lui et David avaient tout fait ensemble. Je pensais à David tout le temps, mais je pensais aussi à ce garçon, Elijah, et quelques temps plus tard, j'ai dit à la police que je voulais le rencontrer. En 2009, la police lui a proposé mais il a refusé de me voir. Je leur ai demandé de retenter et l'année suivante, il a accepté. Mon mari n'a pas voulu venir. Il a dit : « Je ne veux pas prendre le risque de faire quelque chose de mal à ce garçon ».

Quand je suis arrivée dans la salle, Elijah pleurait amèrement, tête basse. On m'avait dit qu'il avait pleuré toute la matinée et l'officier lui avait dit qu'on pouvait encore annuler la rencontre, mais il avait insisté pour qu'elle ait lieu.

Le prêtre de la prison et un officier de police étaient avec nous. Je me suis assise à côté d'Elijah, mais ils ont dit que je devais m'asseoir en face de lui, avec une table entre nous. J'ai dit au policier : « Je n'ai pas assez de force pour l'étrangler, vous savez ».

La première chose que j'ai demandée à Elijah a été : « Est-ce que tu connaissais David ? » Il a dit que non. Ensuite je lui ai demandé : « Alors pourquoi ? » Elijah a répondu : « Je l'ai poignardé parce qu'il venait d'une école concurrente et que j'avais un couteau. » C'est là que je me suis effondrée, c'était la première fois que je pleurais devant d'autres personnes.

Quand j'ai repris mon calme, je lui ai dit, « Je ne pleure pas pour David, je pleure pour toi. Qu'as-tu fait de ta vie ? »

Ensuite il m'a dit : « S'il vous plaît Grace, ne me haissez pas. Je ne voulais pas tuer votre fils. »

Je lui ai ensuite parlé de David et de ses trois frères. Je lui ai dit : « Tu nous as pris notre meilleur ami ». Et je me suis penchée vers lui et lui ai dit : « Mais je veux que tu saches que je te pardonne », et je l'ai pris dans mes bras.

Je suis partie ce jour-là avec un immense sentiment de soulagement, pour moi mais aussi parce qu'un jour, ce jeune homme sortira de prison et je ne veux pas que son amertume détruise sa vie ou celle d'autres personnes.

J'ai aussi demandé à Elijah d'écrire une lettre aux trois frères de David, ce qu'il a fait par la suite. Cela leur a redonné force et confiance en eux. Et l'année dernière, mon mari, qui avait été tellement en colère, m'a dit qu'à travers la prière, il avait trouvé le courage, au fond de son cœur, de pardonner à Elijah. « Moi aussi maintenant, je pourrais m'asseoir dans la même pièce que lui », a-t-il dit.

# 03.

**“Moi aussi maintenant, je pourrais m'asseoir dans la même pièce que lui”, a-t-il dit.”**

— Grace Idowu



© Brian Moody

MARIANE PEARL

# 04.

**“Ne pas riposter ne signifie pas que vous êtes faible.”**

— *Mariane Pearl*



© Katalin Karolyi

#### Biographie - Pakistan

Mariane Pearl, photographiée avec son fils Adam âgé de 18 mois, était enceinte de cinq mois quand son mari, le journaliste américain Daniel Pearl, a été brutalement assassiné par un groupe fondamentaliste islamiste en février 2002.

Déterminée à ne pas être brisée, Mariane a écrit un livre intitulé *A Mighty Heart : The Brave Life and Death of my Husband Daniel Pearl* (« Un cœur invaincu : la vie courageuse et la mort de mon mari Daniel Pearl ») Pour en savoir plus sur Mariane: [marianepearl.com](http://marianepearl.com)

**Témoignage** Lorsque j'ai entendu qu'Omar Sheikh avait été reconnu coupable du meurtre de Danny, j'ai écrit au président pakistanais Musharraf pour lui demander la peine de mort. La peine de mort n'est pas une solution et je ne la demande pas pour me venger, je crois plutôt que, dans ce cas particulier, la peine de mort est la justice. C'est la société qui punit quelqu'un pour meurtre. Pour le Pakistan, il s'agit par ailleurs d'une forte déclaration politique contre le terrorisme. Cependant, Omar Sheikh ne sera pas condamné à mort pour la vie de Danny, et quoi qu'il en soit la peine de mort ne me fait pas me sentir mieux.

Je n'ai aucune raison de pardonner à Omar Sheikh. On m'a dit qu'il voulait s'excuser auprès de moi, mais j'ai refusé de le rencontrer. C'est un psychopathe et je ne crois pas que ses excuses seraient authentiques. Peut-être a-t-il ressenti une once de remords, parce que lui aussi a une femme et un petit garçon, mais notre rencontre n'aurait aucune valeur.

Personnellement, je pourrais facilement tuer Omar Sheikh, mais je préfère laisser cela au système judiciaire pakistanais. Il y a une énorme différence entre se venger de ses propres mains et laisser cela à la loi. J'étais totalement contre la guerre en Irak. Les gens pensent qu'ils se sentiront mieux s'il y a un peu plus d'ennemis anéantis. Mais en fait, ce sont souvent les personnes innocentes qui meurent et, au final, on oublie pourquoi on a commencé à se battre en premier lieu. La vengeance est un instinct humain basique, c'est la partie animale de l'homme, et elle ne nous mène nulle part.

En fait, être capable de s'élever au-delà de vos instincts est un signe de force – bien plus héroïque que de bombardier un autre pays ou de planifier une mission suicide. Le dialogue est l'acte ultime de courage, bien plus courageux que de tuer quelqu'un.

Mais le pardon est une piètre réponse à des situations extrêmes. Ce n'est pas une valeur assez forte sur laquelle se reposer. Il vous faut gagner une sorte de victoire sur les personnes qui vous ont blessé, et vous ne pouvez le faire qu'en niant aux terroristes leur objectif. Ils essaient de tout tuer en vous – l'initiative, l'espoir, la confiance, le dialogue. La seule manière de s'y opposer, c'est de mettre en œuvre la force qu'ils pensent vous avoir enlevée. Cette force est de continuer à vivre, de continuer à valoriser la vie.

Alors, maintenant, c'est à moi de faire quelque chose de nouveau de ma vie. Les parents de Danny ont créé une fondation en son nom, et moi j'avance, à petits pas. D'abord en donnant naissance à Adam, puis en écrivant mon livre.

Adolescent, Khaled Al-Berry appartenait au groupe islamiste radical el-Gama'a al-Islamiya

Ancien journaliste pour la BBC, Khaled Al-Berry est maintenant rédacteur en chef de dotMSR, un site internet multimédia. En 2009 a paru son livre : *Life is More Beautiful Than Paradise : a Jihadists's Own Story* (« La vie est plus belle que le paradis : l'histoire personnelle d'un djihadiste »).

## Témoignage

Je n'étais pas attiré par le style religieux des radicaux. J'étais attiré par eux en tant que personnes. J'avais 14 ans et la première fois que j'en ai connu un, nous jouions au football et c'était une personne respectable qui prenait soin des gens qui l'entouraient. Nous avons construit une relation en tant qu'êtres humains. Puis, nous avons commencé à parler de religion et à aller à la mosquée. C'était en 1986, la société égyptienne n'était pas religieuse. Nous avons créé une nouvelle façon d'envisager la vie, qui statuait que la vie est très courte et que la vraie vie commence après la mort. On nous a appris que l'Islam signifiait qu'on ne peut pas contester les Ecritures car les Ecritures sont la parole de Dieu.

Plus tard, on nous a demandé de penser aux autres aspects qui requièrent encore plus de sacrifices, tels que changer les régimes qui n'appliquaient pas la parole de Dieu. Nous avons appris que nous ne pourrions faire cela qu'en utilisant la violence, parce que Dieu ne change pas nos vies et nous sommes ses outils. C'était comme une pensée révolutionnaire : tu te sacrifies pour améliorer les choses et pour toutes les personnes pauvres et défavorisées.

On nous a demandé d'accomplir de petites tâches pour changer les habitudes des autres personnes. On m'a demandé, une fois, de suivre un touriste qui portait un sac de bouteilles de vin jusqu'à atteindre un endroit calme et de fracasser les bouteilles avec une pierre. Finalement, les heurts entre el-Gama'a al-Islamiya et le régime égyptien ont pris de l'ampleur. Je prêchais aux gens dans mon école, puis dans mon université, et j'ai été envoyé en prison pendant six semaines, sans procès, pour troubles à l'ordre public. Quand mes amis disparaissaient, je savais qu'ils avaient effectué une opération-suicide et qu'ils avaient été tués.

À un moment, j'ai pensé que j'adorerais être choisi pour une opération-suicide. L'idée d'attentat-suicide n'était pas évidente mais l'idée du martyr était importante. J'aurais aimé accomplir quelque chose qui comptait – se sacrifier pour établir le paradis sur Terre. Pour moi, la vraie question était : « Suis-je capable de me sacrifier plus ? » Ce n'était pas : « Vais-je faire une bonne ou une mauvaise action ? » Je savais que j'étais sur la bonne voie : le Coran le disait. Quand les islamistes deviennent des kamikazes, ils croient que Dieu le leur ordonne. Ils ne se mentent pas à eux-mêmes. Ils ne sont pas de mauvaises personnes mais ils ne savent pas faire la différence entre leur idéologie et eux-mêmes.

Tu t'interroges sur tes croyances seulement si tu trouves d'autres personnes et d'autres choses à faire. Pour moi, cela a commencé quand je suis parti d'Assiut pour le Caire,

parce que je pensais que les services de sécurité me pourchassaient. A l'université du Caire, j'ai rencontré des gens qui organisaient des rencontres littéraires et j'ai commencé à penser de façon individuelle sans surveillance rapprochée. Quand tu es libre comme cela, tu en viens à savoir exactement quel genre de personne tu es.

J'avais l'habitude de penser qu'il n'y avait qu'une seule façon de connaître la vérité – le chemin divin, le chemin infaillible.

À la racine du pardon et de la tolérance se trouve la croyance selon laquelle la vérité a PLUSIEURS visages et que ta façon de voir la vérité n'est en rien meilleure que celles des autres.

Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de pardon sans justice, mais justice ne veut pas dire vengeance. Beaucoup de personnes radicalisées dans le mouvement islamiste sont enfermées dans cette pensée primitive que la vengeance, c'est la justice. C'est le raisonnement qui dit : les Américains et les Britanniques tuent des centaines de milliers de personnes en Irak et ne comptent même pas les corps, alors pourquoi me condamner si je tue 50 personnes dans le métro. De la même manière, Bush a justifié des guerres par l'idée de vengeance.

Quand j'étais une victime je pensais que la protection signifiait la violence. Je pensais : « Pourquoi devrais-je rester les bras croisés alors que les autres me frappent ? » Je n'y crois plus maintenant, mais je me sens autant coupable si je parle de façon humaniste de la vie de personnes qui n'ont même pas le droit élémentaire de vivre en sécurité et en paix. Il faut qu'il y ait de la transparence avant le pardon.

## 05.

**“Mais maintenant je crois que la chose la plus dangereuse dans la vie est de laisser les gens être convaincus que la vérité a un seul visage.”**

— *Khaled Al-Berry*



© Brian Moody

IRINA KRASOVSKAYA

# 06.

**“Si je pense trop à eux, je commence à rêver de vengeance, alors il faut que j’arrête, parce que je sais que la vengeance me détruira. Je ne peux pas me permettre de saigner et de mourir de l’intérieur.”**

— *Irina Krasovskaya*



#### Biographie - Biélorussie

Le 16 septembre 1999, Anatoly Krasovsky, le mari d'Irina Krasovskaya, a été enlevé et assassiné par les forces de sécurité biélorusses. Personne n'a jamais revendiqué l'assassinat et le corps d'Anatoly n'a jamais été retrouvé.

Depuis la mort d'Anatoly, Irina mène une grande campagne pour alerter l'opinion publique sur le calvaire de tous ceux qui ont « disparu » sous la dictature du président Alexander Lukashenko. Elle s'est remariée et vit maintenant aux États-Unis. L'histoire d'Irina et Anatoly a inspiré la pièce de théâtre *Discover love* mise en scène et jouée par le Théâtre libre de Biélorussie.

#### Témoignage

Je savais qu'il y avait un problème, parce que le téléphone portable d'Anatoly était désactivé depuis un bon moment, et ça n'avait jamais été le cas avant. Il était à Minsk avec un ami politicien, et j'espérais qu'ils étaient tout simplement dans le métro, ou au sauna, comme ils l'avaient prévu.

Mais après minuit, puisque je n'avais toujours pas de nouvelles, j'ai paniqué et j'ai commencé à appeler les postes de police locaux, les hôpitaux et les morgues. Personne ne savait rien. Le matin j'étais anéantie, je savais qu'il devait s'agir de quelque chose de politique, parce qu'Anatoly avait disparu avec un membre éminent de l'opposition.

Alors ont commencé les longues années d'ignorance. C'était une situation très stressante, et je n'avais pas d'autres choix que de continuer à vivre et m'occuper de ma famille. Beaucoup de gens ont essayé de me donner des conseils, mais j'étais seule avec mes problèmes. Je ne pouvais pas en parler à ma mère, car elle était âgée et avait une santé défaillante, je ne pouvais pas en parler à mes deux filles parce que je ne voulais pas les inquiéter. Et je ne pouvais pas en parler à mes amis parce que je n'allais pas passer mon temps à répéter sans fin la même histoire.

Tout ce que je voyais autour de moi me paraissait gris. Je regardais par terre et ne voyais que de l'asphalte gris à mes pieds. Je n'arrivais pas à me tenir droite pour regarder le monde autour de moi. Ce fut une réaction physique totale.

Mais ensuite, environ trois ans après l'enlèvement, un après-midi d'automne à Minsk, j'ai soudain réussi à regarder en l'air et à revoir des couleurs, celles du rouge et du jaune des feuilles. « Mon dieu, qu'elles sont belles », me suis-je dit. C'est alors que j'ai pu respirer à nouveau. Mais je n'étais pas la même : la douleur est toujours en moi, parfois plus forte, parfois plus légère, mais elle est toujours avec moi.

Nous avons essayé de trouver la vérité sur les « disparus » en sensibilisant l'opinion publique. J'ai rencontré beaucoup de leaders internationaux, pour mettre en lumière ces affaires et donner une voix aux familles. Nous avons utilisé toutes les méthodes légales, en Biélorussie et à l'étranger. Nous avons écrit des centaines de lettres aux autorités biélorusses, avons posé des milliers de questions, mais tout cela en vain.

On n'a eu de cesse de nous dire que la confidentialité de l'enquête faisait qu'on ne pouvait rien nous dire. Personnellement, je crois que mon mari et l'homme politique ont été kidnappés ensemble, puis balancés dans deux voitures différentes et tués à Minsk cette nuit-là. Mais je ne sais pas ce qui leur est arrivé ensuite. Aucun cadavre n'a jamais été retrouvé.

Il n'y a pas de preuve tangible que le président Lukashenko ait un lien avec le crime, mais je sais aussi qu'en Biélorussie rien ne se passe sans son accord. C'est à lui que j'en veux très personnellement, parce qu'il n'a pas seulement détruit ma vie, mais aussi celle de mon pays en le ramenant à une dictature de style soviétique. Maintenant, la principale caractéristique du pays, c'est la peur, et les disparitions ont engendré une nouvelle vague de peur.

Je ne ressens pas beaucoup de colère envers la personne qui a appuyé sur la gâchette, parce qu'elle ne faisait qu'obéir aux ordres. Les vrais criminels sont ceux qui occupent toujours des postes haut placés au sein du gouvernement. Je vois leurs visages, et je sais qu'ils sont mariés, qu'ils ont des enfants.

Il est plus facile de pardonner quand on ne sait pas qui vous a fait du mal, parce que ça reste abstrait. Mais dans mon cas, je sais exactement qui sont les criminels. Si vous savez qui l'a fait, mais qu'il n'y a ni reconnaissance, ni responsabilité, alors le pardon n'est pas possible. Le pardon exige la justice. Les criminels ont besoin d'être punis, incarcérés et condamnés publiquement.

Avec la justice, je pourrais pardonner et ensuite je pourrais commencer à reléguer les criminels dans un coin de ma tête. Mon pardon à venir dépend aussi des excuses du gouvernement, et de sa reconnaissance du crime. Ensuite, il leur faudrait promettre de créer des conditions qui empêchent que ce genre de crimes se reproduise.

La douleur et le traumatisme resteront jusqu'à ce que je puisse enterrer mon mari. J'ai beaucoup lu sur le chagrin, mais le chagrin pour les familles des « disparus » ne ressemble à aucun autre, parce que l'espoir ne cesse de refaire surface, et l'espoir peut vous rendre fou.

Je n'ai plus de contact avec la femme de l'homme politique qui a été enlevé avec Anatoly parce que je ne supporte pas son idée qu'après toutes ces années, son mari puisse être encore en vie. L'espoir ne m'est plus utile, donc je ne veux plus y être exposée.

## MARGOT VAN SLUYTMAN

# 07.

**“Au début je détestais la notion de pardon. C’est brutal de demander à une personne qui souffre de pardonner. On ne peut pas exiger le pardon.”**

— Margot Van Sluytman



© Katalin Karolyi

## FORGIVENESS PROJECT

### Biographie - Canada

Lorsqu'elle avait huit ans, les parents de Margot Van Sluytman quittèrent la Guyane pour le Canada, à la recherche d'un environnement plus sûr pour élever leurs trois enfants. En mars 1978, alors qu'elle avait 16 ans, le père de Margot a été assassiné au cours d'une attaque à main armée visant le magasin d'Hudson Bay où il travaillait. Bien des années plus tard, Margot a emprunté le chemin de la réconciliation avec le meurtrier de son père.

**Témoignage** La dernière fois que j'ai vu mon père sur cette terre, il gisait dans son cercueil. Je l'ai embrassé sur le front et lui ai dit : « Papa, je te promets que tu n'auras pas vécu en vain ». A ce moment là, je ne savais pas ce que cela voulait dire.

Ma mère, mon frère et mes sœurs étaient très proches, et la mort de mon père fit éclater notre famille. J'ai quitté la maison dans les trois mois qui ont suivi la mort de mon père, à l'âge de 16 ans. Je me sentais étouffer. Il n'y avait pas d'explication. Pas de cadre. J'avais juste besoin d'être seule pour réfléchir, sentir, pour faire mon deuil.

Trois jours après que mon père se soit fait abattre, une journaliste s'est présentée à notre porte pour parler à ma mère. « Pensez-vous que vous serez un jour capable de pardonner à Glen Flett, l'homme qui a tué votre mari ? » lui demanda-t-elle, et sans hésitation ma mère répondit : « Oui, je lui pardonne pour que moi je puisse vivre ». Elle savait qu'elle ne survivrait pas si elle pensait différemment. Et ce fut presque le cas puisqu'elle passa douze mois à l'hôpital un an plus tard.

A 18 ans, j'ai essayé de me suicider avec un flacon de médicaments. Ma mère est venue me voir et m'a dit : « J'ai perdu ton père, je ne peux pas te perdre aussi ». Je n'ai plus jamais essayé de me suicider après cela, mais j'ai été boulimique pendant 6 ans.

J'avais le sentiment qu'une moitié de moi était occultée ; je me sentais comme une demi-personne, totalement perdue. Je suis tout de même parvenue à obtenir ma licence en philosophie et en anglais avec mention, et bien que je n'ai pas grand chose d'une croyante, je croyais en l'amour : lorsque je suis tombée amoureuse, nous nous sommes mariés et nous avons fondé une famille.

Le mariage n'a pas duré mais mes deux filles m'ont donné une raison de vivre. Et pourtant, ma vie restait pleine d'angoisse existentielle. Un auteur que je connaissais m'a dit une fois : « Margot, tu n'es pas la seule à connaître la douleur ». Mais j'étais enfermée dans ma souffrance, et toute injustice me faisait bouillir de rage.

C'est la poésie qui m'a sauvée. J'ai toujours aimé le langage, et je me suis créé un métier idéal en faisant de la poésie une thérapie pour aider les gens à surmonter leur chagrin. J'ai donné des cours et publié plusieurs livres. J'ai reçu un prix de l'Association Nationale de Thérapie Poétique en Amérique pour mon livre *Danse avec ta guérison : Les larmes m'ont donné la parole*. Toute ma vie, je me suis sentie comme une perdante, mais cette distinction m'a redonné la sensation de valoir quelque chose.

Juste après la réception du prix, ma maison d'édition, Palabras, a reçu un don de la part d'une femme que je ne connaissais pas.

Aujourd'hui Margot est poète, éditrice et fondatrice du Sawbonna Project, une association qui promeut le respect, la responsabilité et les relations au sein du creuset de notre humanité partagée.

puis je me suis tournée vers ma fille pour lui dire : « Tu ne vas pas le croire, mais je viens de recevoir un don de la femme du tueur de Grand-Père ».

Il s'avéra que Glen Flett (qui avait changé de vie en prison et avait été relâché après 14 ans de réclusion) avait participé à un événement réunissant des victimes et des coupables de crimes, où une femme lui avait demandé s'il avait déjà songé à contacter la famille de sa victime. Après sa réponse : « Oui », elle s'était mise à chercher ce que je faisais et lui avait présenté mes publications.

J'ai donc répondu à la femme de Glen pour la remercier de son don et lui demander si son mari envisagerait de me présenter ses excuses. Sa réponse fut immédiate : « Il attend cela depuis longtemps ».

A partir de ce moment, j'ai commencé à échanger des mails avec Glen. Ces messages étaient pleins d'humanité. Ses mots m'ont aidée à guérir, mais au bout d'un moment j'ai senti que les mots ne suffisaient pas et je savais que j'avais besoin de le regarder dans les yeux. Et donc, trois mois plus tard, j'ai rencontré l'homme qui a tué mon père.

Après que je me sois présentée, nous avons tous les deux commencé à sangloter et nous nous sommes simplement pris dans les bras. C'était extrêmement fort. Nous avons beaucoup parlé, beaucoup pleuré – comme si nous nous connaissions. Tout ce que je peux dire c'est qu'à partir de ce jour, ma part sombre a commencé à se colorer à nouveau.

Ce fut la première de plusieurs rencontres, qui ont chacune nourri mon travail sur la justice restaurative que je nomme à présent Sawbonna. J'ai appris ce mot de Glen, qui l'utilisait pour conclure ses mails. Il m'a dit qu'il s'agissait d'un mot zoulou signifiant « Je te vois » – sous-entendant notre humanité partagée.

Mais un jour, lors d'une conférence, un membre du public m'a dit avoir choisi de pardonner à l'auteur d'un crime odieux, et je me suis demandé si je ne faisais pas preuve d'étroitesse d'esprit. Dès que je me suis mise à envisager l'idée de pardon, mon corps tout entier s'est senti différent, plus serein et plus complet.

Pour moi, le pardon est un processus fluide synonyme de guérison. Avant d'emprunter ce chemin, une moitié de moi était un vide béant, plein de néant, alors qu'aujourd'hui j'ai construit une amitié avec l'homme qui a tué mon père, ce qui m'a aidée à redonner un sens à ma vie.

JAYNE STEWART

08.

## “Puis-je lui pardonner pour quelque chose qu’il nie?”

— *Jayne Stewart*



### Biographie - Royaume-Uni

Jayne et son frère ont été sexuellement abusés par leur père pendant des années. Ce dernier nie ces abus. Lorsqu'elle est devenue adulte, Jayne a coupé les ponts avec son père, mais a décidé, en 1998, de reprendre contact et continue depuis d'échanger avec lui malgré des différends irréconciliables. Malheureusement, un an plus tard, le frère de Jayne s'est suicidé.

**Témoignage** J'ai été sexuellement abusée par mon père dès l'âge de 3 ans et ce jusqu'à mes 12 ans. Le seul moyen de survivre à ces abus a été la dissociation – mon corps était toujours présent mais mon esprit, lui, se détachait et « oubliait ». Mais quand mon fils a eu 3 ans, ces souvenirs ont refait surface et j'ai finalement décidé de faire face à mon père. Il a alors nié tout abus, et nie encore maintenant. J'ai survécu à ce processus de remémoration en me détachant d'une autre manière, cette fois-ci en coupant les ponts avec lui.

Du moins c'est mon point de vue sur la situation. Le point de vue de mon père est très différent : il se voit soudainement et faussement accusé de violences sexuelles sur mineurs, d'abord par sa fille puis par son fils. Ces derniers coupent tout contact avec lui et ne l'autorisent pas à voir ses petits-enfants. Il est signalé aux services sociaux et est interrogé par la police. Son fils lui envoie des lettres de menace, à lui, à sa seconde épouse et aux membres de sa communauté locale. Il a peur de perdre son emploi, sa seconde famille et son statut de membre respecté de l'église et de sa communauté. Son fils se suicide, on le rend responsable et on ne l'autorise pas à assister aux funérailles.

Reprendre contact avec mon père n'a pas été facile. Je me suis longuement focalisée sur ma colère ; je voulais me venger, punir, même tuer. J'ai fait de mon père quelqu'un de mauvais et d'« autre ». Pourtant, j'étais incapable de couper complètement les ponts avec lui. J'ai alors commencé à éprouver de la peine ; celui qui m'avait abusée n'était pas un inconnu, mais une personne qui m'aimait aussi, et que j'aimais.

J'ai décidé de reprendre contact avec mon père pour la première fois après un atelier de danse des Cinq Rythmes durant lequel je me suis rendue compte que j'étais enfermée dans le passé, incapable de surmonter ce sentiment de victime impuissante. Cette première rencontre a été une très bonne expérience. J'ai fait comprendre à mon père que je n'avais pas changé ce que je pensais, mais seulement la manière dont je voulais y faire face. Je n'étais plus une victime impuissante, je faisais des choix, je fixais des limites et je parlais sans filtre de mon expérience vis-à-vis de ces violences subies étant jeune. Tout ceci m'était impossible lorsque j'étais enfant.

J'ai invité mon père à parler des événements en exposant sa vision des choses et ses convictions, et je lui ai demandé de me laisser faire de même. Je lui ai dit que tout ce qui était arrivé entre nous, lorsque j'étais enfant, n'était pas entièrement mauvais et que je souhaitais tout de même reconnaître et prendre en compte le positif. Je lui ai proposé d'aller se promener et il a accepté. En marchant, nous avons commencé à explorer de nouvelles manières de communiquer malgré nos différends, ce que nous faisons encore maintenant.

Au cours de ces huit dernières années, me battre pour établir la vérité sur ce qui s'est passé entre mon père et moi est devenu beaucoup moins important à mes yeux que ce qui se passe maintenant et ce qui se passera dans le futur. Au début lorsque j'ai commencé à parler de mon passé, il était très important pour moi que les gens me croient. Maintenant, établir ma vérité m'importe peu ; ce qui m'intéresse vraiment, c'est d'aller au-delà de mes différends avec mon père et de voir les choses positivement. J'ai longtemps haï mon père, désormais j'essaie de m'adresser à lui avec un rapport différent de celui de victime/coupable. Tourner la page d'un passé de victime impuissante face à son agresseur est une expérience incroyable et cela m'a personnellement soignée d'un point de vue psychologique mais aussi spirituel.

De plus, étant consciente que ce genre d'abus très intime entre père et fille s'inscrit dans un contexte beaucoup plus vaste et que tous ces problèmes ne se rapportent pas qu'aux abus sexuels mais bien à toutes les formes de violence perpétrées dans le monde, je me sens moins seule et plus inspirée à créer quelque chose de significatif à partir de mon vécu, quelque chose qui puisse guérir le monde. J'espère qu'ensemble nous pourrions trouver de nouvelles façons de résoudre nos conflits, qui ne nous entraînent pas dans des cercles de vengeance et de violence, que ces conflits impliquent nos amis et notre famille, ou qu'ils soient menés en notre nom par nos dirigeants politiques, ou encore au nom de nos traditions spirituelles.

Il est difficile d'aller au-delà du rapport victime/coupable ; nous avons tendance à faire comme si l'innocent et le coupable étaient totalement séparés. Mais victime et coupable, « bon » et « mauvais », coexistent en chacun de nous. Mon père était un bon fils pour ma grand-mère, il est un membre respecté de sa communauté et il était à la fois un bon père et un père violent. Les kamikazes sont peut-être également de bons fils et de bons pères, ainsi que des membres respectés de leurs communautés.

Le pardon est un concept intéressant dans le cas de mon père. Je pense que pardonner est un processus permanent qui vient puis repart et qui se développe avec le temps, plutôt que quelque chose qu'on atteindrait une fois pour toutes. Mon père dit qu'il m'a pardonnée pour tous les bouleversements qu'a causés ma « fausse accusation ».

La réponse est à la fois Non et Oui. Ce que mon père a fait à mon frère et à moi est impardonnable, mais je n'ai plus besoin qu'il l'admette ou qu'il paie de quelque manière. J'ai trouvé ma place, laissant derrière moi un passé douloureux, me tournant vers un avenir plus viable à la fois pour moi-même dans mes relations personnelles mais également, je l'espère, pour le monde.

Cette histoire n'est pas racontée en mon propre nom. A l'origine cette décision a été prise pour des raisons juridiques. Il s'agit-là d'un sujet délicat : les violences sexuelles sur enfants sont encore un sujet très tabou, et il y a souvent une ferme interdiction d'en parler à qui que ce soit. Beaucoup d'entre nous gardent le silence pendant des années, comme l'ont montré les cas de célébrités au Royaume-Uni. Alors que l'enfant maltraité en moi se sent rassuré de ne pas être identifié, l'auteur, combattante et activiste, elle, se sent lésée de ne pas être capable de se tenir fièrement derrière ses mots et ses actions.

Cependant, récemment, j'ai fait le choix de ne pas utiliser mon nom en vue de protéger les membres de ma famille, dont mon père. Prendre compte de l'impact que peuvent avoir mes actions sur les autres est une manière d'apporter ce qui manquait lors de ces abus, et c'est quelque chose que nous devrions tous appliquer pour survivre.

JO NODDING

Biographie - Royaume-Uni

En 2004, Jo Nodding a été violée par un garçon qu'elle connaissait. Au départ, il n'a pas plaidé coupable, et Jo a été confrontée au stress supplémentaire du procès. Cependant, les choses ont changé à partir du moment où on a montré à Darren les preuves ADN, et qu'il a reconnu sa responsabilité. La première fois que Jo a été confrontée à Darren, c'était au tribunal, où il a été condamné à de la réclusion à perpétuité.

**Témoignage** Pendant des semaines après le viol, j'étais hébétée, j'essayais de faire face à ce qui m'était arrivé, mais aussi à ce qui était arrivé à ma famille. Un peu moins d'un an plus tard, j'ai reçu la visite d'une agente de probation qui a évoqué l'éventualité d'une démarche de justice restaurative et d'une rencontre avec Darren. A partir de ce moment là, cette idée ne m'a plus quitté. J'ai su, au moment où on me le proposait, que je voulais le rencontrer, parce que cela voulait dire que c'était moi qui prenais contrôle de la situation, moi qui rééquilibrais ce qu'il m'avait enlevé ce jour-là. Au tribunal, le juge avait dit à Darren : « Vous avez détruit la vie de cette femme », mais ce n'était pas ce que je voulais, et ce n'était pas comme ça que je voyais les choses.

Presque quatre ans plus tard, en 2009, on m'a dit que Darren était d'accord pour me rencontrer. Il y a eu beaucoup de rendez-vous préparatoires avec les travailleurs de Justice Restaurative pendant les neuf mois suivants, et certains aspects étaient émotionnellement épuisants, mais je savais que c'était ce que je devais faire. La rencontre a eu lieu fin janvier 2010. Je n'étais pas nerveuse, parce que j'attendais cela depuis longtemps, et j'avais fait en sorte de ne pas espérer quoi que ce soit de particulier, afin de ne pas être déçue.

Quand je suis entrée dans la pièce, nos regards se sont immédiatement croisés. Il avait l'air beaucoup plus âgé, mais avait en même temps toujours l'air d'un enfant. J'ai commencé par le remercier d'avoir accepté de me rencontrer, car je savais que c'était quelque chose de difficile à faire. Je lui ai demandé pourquoi il avait accepté, et il a dit : « J'ai fait quelque chose de vraiment mal et maintenant je peux faire quelque chose de bien. »

Alors je me suis mise à lui raconter comment j'avais vécu le jour du viol, à quel point j'avais eu peur, comment j'avais pensé qu'il allait me tuer. J'ai passé en revue tous les détails de l'agression, du début à la fin. Je pouvais voir l'impact de tout ce que je disais sur lui. En fait, quand je lui ai parlé de l'impact du crime, de la terreur et du chaos que j'avais ressenti ce jour-là, il a pleuré. Et je pouvais voir que c'était authentique. Je voyais bien que c'était vraiment dur pour lui, mais il a écouté tout ce que j'avais à dire, et n'a pas tenté de se trouver d'excuses. Ce qu'il m'avait fait, il l'a entendu de ma bouche, pas de quelqu'un d'autre lui expliquant ce que je pouvais ressentir. Je pense que si les criminels l'entendent directement de la bouche leurs victimes, ils comprennent beaucoup mieux ce qui se joue.

Comme je savais qu'il lui était difficile de m'écouter, je suis plusieurs fois passée à autre chose, à ce qu'il faisait maintenant, et ce qu'il

espérait faire une fois qu'il serait libéré. Nous avons même ri ensemble, ce que certaines personnes ont trouvé difficile à comprendre.

En venant à cette rencontre, je ne m'attendais pas à des excuses, mais vers la fin il m'a dit : « Je suis désolé, et je le pense vraiment », et j'ai pu voir qu'il pensait vraiment ce qu'il disait. Il m'a dit que plus jamais il ne commettrait un tel crime.

Alors que la rencontre touchait à sa fin, on m'a demandé si j'avais quelque chose à ajouter, et je lui ai donné ce que, plus tard, j'ai fini par considérer comme un « cadeau ». Je lui ai dit : « Ce que je vais te dire, beaucoup de gens auraient du mal à le comprendre, mais je te pardonne ce que tu m'as fait. La haine ne fait que dévorer, et je veux que tu avances et que tu réussisses ta vie. Si tu ne t'es pas encore pardonné, alors j'espère que tu le feras plus tard. »

Cela a fortement touché Darren. Je voyais qu'il était remué par ce « cadeau » de départ que je lui avais donné. Alors que je partais, je lui ai souhaité bonne chance pour l'avenir. Sa belle-mère, qui était là avec lui, m'a regardée et m'a simplement dit : « Merci. »

Lorsque j'ai quitté la pièce, je me suis sentie très heureuse. Le rencontrer m'a permis de tourner la page, parce que j'avais dit tout ce que je voulais dire, et j'avais repris une sorte de contrôle sur ma vie. Je sais que cela a eu un impact sur lui. Je ne suis plus une victime, je suis une survivante. J'ai été capable de faire sortir quelque chose de bien de quelque chose de mal.

# 09.

**“Je ne l’ai pas dit pour excuser ce qu’il a fait, ou pour le minimiser, mais parce que je voulais me libérer de ce fardeau d’amertume, et, de façon toute aussi importante pour moi, j’espérais que Darren pourrait apprendre, avancer, et se pardonner.”**

— Jo Nodding

